



Quelques parutions importantes sur et autour de Walter Benjamin

Le hasard des parutions (mais en est-ce un ?) fait qu'une recension groupée donne l'occasion d'embrasser « l'archive du XIX^e siècle », telle que Walter Benjamin avait entrepris d'en rendre compte dans son œuvre, et de prendre la mesure du potentiel politique de sa pensée pour le XXI^e.

Les deux faces de l'archive. D'un côté, un extrait des notes de Benjamin sur la Commune, de l'autre l'ouvrage de Jean-Michel Gouvard : *Le Nautilus en bouteille. Une lecture de Jules Verne à la lumière de Walter Benjamin* – une exploration littéraire de l'archive, des images et des figures de discours, un bel exemple d'analyse discursive.

Jules Verne n'est, si l'on s'en tient aux traces manifestes, pas si présent chez Benjamin, quoique ce dernier mentionne *Le tour du monde en 80 jours* dans la liste des livres qu'il a lus¹ et qu'il le cite ou l'évoque à deux ou trois endroits². Il est même carrément absent du *Livre des passages*. Mais cela renforce en fait la pertinence de la démarche. Ce que présente Jean-Michel Gouvard s'ajoute organiquement à la collection de matériaux pour une archéologie de la conscience politique, idéologique et littéraire que propose le *Livre des Passages*. Jules Verne est même plus au fait que Benjamin sur le terrain scientifique, tant lorsqu'il s'agit des nouvelles inventions – ce qui va de soi – que des « ouvrages d'économie politique » présents dans la bibliothèque du Nautilus. Tout ce que Benjamin a laborieusement rassemblé, il aurait pu le trouver en partie chez Verne, où les tensions qu'il veut mettre en évidence sont tout à fait présentes, mais en quelque sorte comme état de fait, alors que Benjamin veut les mettre en scène de façon dialectique. Et là est évidemment la différence : « Les espaces utopiques verniens ne sont donc en rien des utopies "socialistes", contrairement à ce qui a été parfois écrit à leur sujet. [...] L'idée que la mission première de l'écrivain serait de dénoncer les travers

* Professeur à l'Université Paris Sorbonne, Fondation Maison des Sciences de l'homme

1. *Reise um die Erde in achtzig Tagen*, cf. *Gesammelte Schriften*, t. VII, p. 438.

2. Dans sa « Petite histoire de la photographie », à propos de Nadar qui apparaît sous les traits d'un des personnages du *Voyage autour de la lune* (cf. *Gesammelte Schriften*, t. II-3, p. 1132), et surtout dans « Expérience et pauvreté » (« Erfahrung und Armut », *Gesammelte Schriften*, t. II-1, p. 216), dans un contexte significatif puisqu'il le met en relation avec Paul Scheerbart, romancier et inventeur visionnaire, qui est à la fois l'auteur du roman de science-fiction *Lesabéndio* auquel Benjamin a consacré une étude et l'auteur et d'un traité sur l'architecture de verre. L'importance politique de Scheerbart (et par contre-coup de Jules Verne) pour Benjamin est confirmée par le fait qu'il voulait faire de sa critique de *Lesabéndio* la troisième partie de sa *Politique* restée inaboutie, dont l'ouverture devait être l'essai célèbre sur la violence (« Zur Kritik der Gewalt »).

de la société ne semble guère avoir intéressé Jules Verne »³. Du coup, chez Verne, le « progrès » devient un mythe sans distance critique, voire carrément conformiste puisque « Verne ne se donne pas même la peine d'imaginer un équipement et un ameublement spécifiques au voyage sous les mers, et qu'il calque l'intérieur du Nautilus sur le modèle d'un appartement bourgeois »⁴. En 2020 Jules Verne aurait donc peuplé Paris de trottinettes et vraisemblablement proposé de déplacer la Gare de l'Est, et celle du Nord pour faire bon poids. Mais en dépit de ses audaces, le nouveau monde de Verne est un monde fermé : les « six ou sept mille volumes » que contient la bibliothèque du Nautilus s'arrêtent au jour où le vaisseau « s'est plongé pour la première fois sous les eaux ». Sans le vouloir, Jules Verne détruit de l'intérieur son utopie mal protégée par des parois de verre dont il n'avait qu'affirmé la résistance. L'échec touche par ricochet Scheerbart – voir « Expérience et pauvreté ».

De l'ouvrage inachevé de Benjamin l'exposé rédigé pour les directeurs de l'Institut de recherches sociales (« Paris, Capitale du XIX^e siècle ») donne une idée théoriquement juste mais matériellement schématique puisqu'il faut aller chercher tous les indices concordants dans d'innombrables notes. Une autre parution permet d'en prendre la mesure : Walter Benjamin, *La Commune. La liasse « k » du Livre des passages* (Rennes, Éditions Pontcerq 2016). Marc Berdet, auteur de *Fantasmagories du capital* (La Découverte, 2013) et de *Walter Benjamin. La passion dialectique* (Armand Colin, 2014), signe pour ce livre une préface importante. Des mille pages du célèbre et inépuisable *Livre des passages* de Walter Benjamin, Berdet a retenu parmi les 36 liasses laissées à Paris en juin 1940, au moment où l'armée allemande entre dans la ville, une (au hasard ?) – la liasse « k ». Le but est à la fois strictement philologique et tout aussi strictement politique : entrer dans le chantier du *Passagen-Werk*, par la petite porte de la liasse « k », et à l'exemple de celle-ci, montrer ce que pouvait bien faire Benjamin, à la *Staatsbibliothek* de Berlin (1928-29) puis à la Bibliothèque nationale à Paris, recopiant et accumulant des morceaux de citations, classant, coupant, marginant de « croix jaunes couchées », de « lignes ondulantes », ou de « disques bleus avec croix noires », son immense tas de notes destiné à préparer le *magnum opus* resté inachevé.

Mais il s'agit aussi et surtout de s'interroger sur ce que pouvaient représenter, pour le philosophe, la Commune de Paris et son projet politique. « Que voulait faire Benjamin avec ces notes aussi disparates, [...] dans un paysage politique aussi contrasté ? Y a-t-il quelque part une quelconque indication ? » C'est la question que se pose Marc Berdet dans sa préface. Et pour apporter à cette question les éléments de réponse qu'elle exige, il est nécessaire d'entrer dans cette liasse – jusque dans les trous de citations laissés par Benjamin...

Je reviens sur la question : est-ce un hasard ? Cela me paraît bien plutôt tenir au fait que quelques programmes d'édition courageux accompagnent les mutations idéologiques du présent – la tension entre l'extrême ouverture cosmopolitique et les dégâts irrémédiables que l'idéologie libérale inflige à l'héritage de l'État social et de l'idée socialiste. Ce sont des programmes courageux parce qu'ils ne se calent pas sur le *ready made* idéologique du « vote utile » (dont on a vu et voit de mieux en mieux à quoi il sert, socialement et politiquement). Cette tension était d'une certaine façon déjà inhérente à la pensée de Benjamin. Benjamin présentait l'imaginaire progressiste sous le double aspect du rêve mythologique et de la fuite en avant impitoyable.

3. Jean-Michel Gouvard, *Le Nautilus en bouteille. Une lecture de Jules Verne à la lumière de Walter Benjamin*, Rennes, Pontcerq 2019, p. 38 sq.

4. *Ibid.*, p. 48.

En regard : un ouvrage de facture biographique et littéraire (« Walter Benjamin à Port-Bou » selon le sous-titre) mais dont le titre, *Les désordres du monde*, vise une leçon d'histoire⁵. On a tant dit que l'épouvantail des années trente⁶ ne devrait pas être agité de façon irresponsable, alors que la pratique politique dominante le met délibérément en scène et en action à des fins politiques reprises de « l'ancien monde », que cette remémoration pudique et poignante n'en prend que plus de poids. Le flâneur qui a tant marché dans les rues de Berlin, de Paris, de Moscou et d'ailleurs, confie à Gretel Adorno le 17 janvier 1940 : « Depuis qu'un froid intense s'est installé chez nous, je ressens des difficultés extraordinaires pour la marche en plein air. Je suis obligé de m'arrêter toutes les trois ou quatre minutes, en pleine rue. » Sébastien Rongier développe une réflexion sur la flânerie et la marche, la marche volontaire et la marche forcée – réflexion utile en ces temps où la marche, concept pas complètement *clean* du fait de son usage fasciste, est érigée en programme politique, même lorsqu'on ne sait pas où on va. Rongier suit la trace de Benjamin, alors que ce dernier tente de fuir l'« État français » de Pétain jusqu'à la fosse commune du *cemeteri municipal* de Port-Bou. Il suit la trace des dates et des lieux, et des lettres. Des dates avant tout : Pétain « assume », selon ses propres mots, « les fonctions de chef de l'État français » le 10 juillet 1940. Benjamin se suicide à Port-Bou le 26 septembre 1940 ; le lendemain l'occupant nazi obligera les juifs à se déclarer auprès des autorités françaises. Il assume de la sorte aussi la note du ministre de l'Intérieur Albert Sarraut qui, dès le 14 avril 1938, demandait aux préfets « une action méthodique, énergique et prompte en vue de débarrasser notre pays des éléments indésirables trop nombreux qui y circulent et y agissent au mépris des lois et des règlements ou qui interviennent de façon inadmissible dans des querelles ou des conflits politiques ou sociaux qui ne regardent que nous ». Déchu de sa nationalité allemande le 23 février 1939 Benjamin n'obtient pas la nationalité française en dépit de toutes les intercessions qu'il a sollicitées. Car il n'était pas un inconnu à Paris, dans les milieux érudits comme dans les milieux « politico-intellectuels » des non-conformistes des années trente⁷. Mais à partir de ce moment il est un des « Namenlose » auxquels l'histoire n'accorde pas de reconnaissance (« *Schwerer ist es, das Gedächtnis der Namenlosen zu ehren, als das der Berühmten* », manuscrit Ms 447) ; et de fait, il sera d'abord enterré à Port-Bou dans une fosse commune, son nom et son prénom intervertis. Walter Benjamin est notre fantôme⁸. Sébastien Rongier tente de l'appivoiser et de le rendre fréquentable en nouant ses propres expériences, non pas politiquement renversantes mais intimes et politiquement importantes, avec celles de Benjamin, dans lesquelles il tente, modestement, de se glisser. Peut-on « vaincre le capitalisme par la marche à pied » (*Überwindung des Kapitalismus durch Wanderung*)⁹ ? Sans doute pas non plus par le vélo ou la trottinette. Benjamin, lui, a été rattrapé par l'accélération guerrière (qu'il a théorisée) et son propre épuisement.

La présente recension est aussi l'occasion d'attirer l'attention sur l'activité éditoriale de Pontcerq, un éditeur rennais dont le catalogue reflète un tropisme marqué pour la tradition de la pensée critique allemande¹⁰. À côté de Benjamin il faut mentionner la

5. Sébastien Rongier, *Les désordres du monde. Walter Benjamin à Port-Bou*, Paris, Pauvert 2017.

6. Renaud Dély, Pascal Blanchard, Claude Askolovitch, Yvan Gastaut, *Les années 30 sont de retour. Petite leçon d'histoire pour comprendre les crises du présent*, Paris, Flammarion 2014.

7. Cf. Raulet, *Das befristete Dasein der Gebildeten. Benjamin und die französische Intelligenz*, Konstanz University Press, 2019.

8. Rongier, *Les désordres du monde*, p. 115.

9. *Chroniques berlinoises*, Fragment 113.

10. Sont annoncés dans le programme 2019-2020 un collectif – *Où en sommes-nous de la Théorie esthétique d'Adorno ?* –, une réédition bilingue du *Messenger de Hesse* et une biographie de Georg Büchner par Frédéric

diffusion de petits textes de Johann Peter Hebel, un auteur auquel Bloch (qui a édité ses *Kalendergeschichten*¹¹), Benjamin et, après eux, Adorno doivent beaucoup. Hebel était admiré de Kafka, Benjamin, Bloch, Tucholsky, Canetti, Heidegger, Sebald... Benjamin et Bloch ont forgé à l'école des récits de Hebel leur pratique de la « forme courte » – pour Bloch les *Traces* et de nombreux « feuilletons », pour Benjamin les « images de pensée » de *Sens unique*. Les histoires de Hebel, affirme Benjamin, « ont toutes un double fond¹² ». Publiées dans des almanachs du Pays de Bade que les autorités religieuses laissaient diffuser sur les marchés, elles étaient tout aussi édifiantes que subversives (et *vice versa*). Comme celle-ci : « Un jour qu'un prince étranger se rendait en France, il se sentit en chemin le ventre un peu vide et se fit donner dans une auberge ordinaire, où habituellement pareils hôtes n'entrent pas, trois œufs à la coque. Lorsqu'il en eut fini, l'aubergiste en réclame 300 livres. Le prince demanda : est-ce que peut-être les œufs seraient tellement rares ici ? L'aubergiste sourit et dit : "Non point les œufs, mais les grands seigneurs les pouvant payer ce prix." Le prince sourit lui aussi, et donna l'argent ; et cela était bien. Mais quand le roi de France d'alors eut vent de l'affaire (on la lui rapportait comme chose plaisante), il prit fort mal qu'un aubergiste en son royaume se pût ainsi aviser de faire d'aussi honteuses plus-values, et dit au prince : "Quand sur le chemin du retour vous passerez derechef devant l'auberge, vous verrez que la justice règne en mon pays." Lorsque le prince sur le chemin du retour passa derechef devant l'auberge, il n'y vit plus d'enseigne, mais portes et fenêtres se trouvaient murées – et cela était bien aussi¹³. »

Les historiettes de Hebel, traduites par Frédéric Metz, ont été diffusées par tracts et lues à la radio par un artiste rennais, LL de Mars, représentant de la BD alternative et auteur de *Henri, le lapin à grosses couilles*, dans un lieu nommé « La Maison du peuple » (alors occupée – Mouvement contre la loi « Travail » du quinquennat Hollande)¹⁴. Pontcerq continue les opérations de colportage de Hebel sous des formes variées (tracts, affiches, revues, blogs, lampions, etc.), en suivant les conseils donnés par Walter Benjamin en 1927 dans le fragment « Poste d'essence » de *Sens unique* : « La construction de la vie est pour le moment bien davantage sous l'empire de faits que de convictions. Et de faits, en vérité, qui n'ont presque jamais encore et nulle part servi de fondement de convictions. Dans ces conditions la véritable activité littéraire ne peut prétendre à se dérouler dans un cadre littéraire – cela est au contraire l'expression ordinaire de sa stérilité. L'efficacité littéraire, pour être notable, ne peut naître que d'un échange rigoureux entre l'action et l'écriture ; elle doit développer dans les tracts, les brochures, les articles de journaux et les affiches, les formes modestes qui correspondent mieux à son influence dans les communautés actives que geste universel et prétentieux du livre. Seul ce langage instantané se révèle efficace et apte à faire face au moment présent. Les opinions sont à l'appareil géant de la vie sociale ce qu'est l'huile aux machines ; on ne se met pas devant une turbine pour l'inonder d'huile à machine. On en verse quelques gouttes sur des rivets et des joints cachés qu'il faut connaître » (Walter Benjamin, *Sens unique*, 1927¹⁵).

Metz s'appuyant sur les progrès les plus récents de la philologie büchnerienne (*Georg Büchner. Biographie générale*).

11. Johann Peter Hebel, *Kalendergeschichten*, Auswahl und Nachwort von Ernst Bloch, Frankfurt a.M., Insel 1965.
12. « Johann Peter Hebel », in : *Œuvres II*, Paris, Gallimard 2000, p. 169.
13. « Teuere Eier », *Das Schatzkästlein des rheinischen Hausfreundes* (1811), in : *Werke*, München, Hanser, 1945, p. 66.
14. Certains textes sont parus en revue, par exemple dans la *Revue incise* (dirigée par Diane Scott) ; voir aussi la revue en ligne lundimatin (<https://lundi.am/Pour-un-certain-Noel-Hebel>).
15. Ici dans la traduction de Jean Lacoste, *Sens unique*, Paris, Les Lettres Nouvelles, 1978, p. 149 sq.